

La lettre au journal entre réalité et fiction. Adélaïde contre L’Hermite dans la *Gazette des Trois-Rivières* en 1819

Les distinctions entre écrit référentiel et écrit fictionnel n’ont pas toujours été celles qui semblent désormais évincer le genre journalistique des analyses littéraires. À l’époque où l’institution littéraire québécoise se met en place, les règles de consécration en ce qui a trait à la littérarité des œuvres restent encore floues. Ainsi, se contenter de définir le régime d’un texte en observant uniquement la présence de cadres formels propres aux pratiques littéraires canoniques, comme la poésie ou le roman, instaure d’emblée une barrière entre le chercheur et ces pratiques d’écriture. Comme l’indiquent Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant à propos des textes contenus dans les journaux français du XIX^e siècle : « Il semble que considérer la fiction uniquement sous sa forme revendiquée et avouée [...] conduise à négliger d’autres interventions fondamentales du régime fictionnel dans le traitement de l’information¹ ».

Sans nécessairement se réclamer ouvertement du régime fictionnel, certains éditeurs et correspondants canadiens, sensibles à la nécessité de stimuler les débats d’idées, se sont transformés en metteurs en scène de l’opinion. Désireux d’offrir au public ses réflexions sur la société, l’Hermite de la rue des Forges décide de s’adresser au lectorat de la *Gazette des Trois-Rivières* de façon régulière à partir du 9 mars 1819 et jusqu’au mois de juin. La série de communications signées l’Hermite et les répliques adressées par certains correspondants offrent un terrain riche pour examiner cette contamination progressive de l’écriture référentielle par l’écriture de fiction. Elle permet d’appréhender la presse des origines comme un moteur non négligeable dans la formation d’une instance critique, mais également la mise en place d’un discours sur la littérature et le statut de l’écrivain dans la société canadienne. C’est à partir de cette polémique, en apparence anodine, que nous interrogerons les dynamiques et les tensions entre écriture référentielle et écriture de fiction et que nous tenterons de cerner les rouages et les enjeux de la littérarité dans la presse québécoise du début du XIX^e siècle.

La polémique au premier degré

L’Hermite de la rue des Forges utilise le relais de la lettre au journal pour s’adresser à l’éditeur et au lectorat de la *Gazette des Trois-Rivières*. La lettre est

¹ Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant, 1836 : *L’An 1 de l’ère médiatique Analyse littéraire et historique de La Presse de Girardin*, Paris, Nouveau Monde, « Culture médias », 2001, p. 230.

une forme connue des Canadiens, ouverte à tous les sujets, propice à l'inscription d'une opinion personnelle et à la simulation d'un dialogue et qui, lorsqu'elle s'inscrit dans la presse, permet également à l'épistolier d'accéder à un public. D'ailleurs, l'Hermite n'utilise pas la lettre au journal pour émettre une opinion momentanée, comme bon nombre de ses contemporains. Il envisage d'offrir régulièrement aux lecteurs du journal les textes issus de ses réflexions grâce à sa plume alerte. « La manie d'écrire me prend périodiquement et elle se fait sentir comme une fièvre brûlante qui met tout mon système en fermentation² » écrit-il à Ludger Duvernay dans son premier « papier ».

L'objectif de l'Hermite est d'offrir une opinion critique sur la société canadienne. Il entend donner à lire ce que les journaux concurrents taisent, aborder des sujets qui touchent réellement ses contemporains et mettre au jour les manigances des gens en position de pouvoir et que soutiennent, selon lui, des journaux concurrents comme *Le Spectateur* et *L'Aurore*. Il a bien l'intention de laisser libre cours à son « dada chéri » qui consiste à « trouver tout ce que les autres font, très mal, et ce que je fais? [B]ien, c'est-à-dire, que j'aime beaucoup à critiquer mon prochain, à lui trouver mille et mille défauts » (GTR, 9 mars 1819). Cette « manie » aurait pu passer pour un excès d'esprit critique chez le sexagénaire désabusé ou une coquetterie de journaliste. Or, lorsqu'il détermine les causes de sa « manie » de trouver des défauts à ses concitoyens, le vieillard indique : « Mais pourquoi? Quelle question? Eh! c'est pour qu'il m'en trouve moins... N'est-ce pas vrai Madame? » (GTR, 9 mars 1819). En interpellant une lectrice féminine anonyme, l'Hermite suscite une certaine équivoque. Si le lecteur peut croire qu'il s'adresse à une dame précise qui lui aurait fait quelques reproches, la nature déictique de la question et le ton ironique qu'il adopte donne plutôt l'impression qu'il utilise ce prétexte pour accuser toutes les dames d'être elles-mêmes atteintes par ce « dada ». Poursuivant sa chronique, il décrit une soirée consacrée aux jeux de cartes à laquelle étaient présentes « quatre dames aimables ». Il ajoute alors, en aparté : « c'est beaucoup aux T.... R..... » laissant entendre que les Trifluviennes ne s'occupent généralement que de commérages. L'Hermite en profite alors pour apostropher un certain Mr Dandy³, nouveau personnage emblématique dans le paysage social de l'époque, et pour s'attaquer aux législateurs, aux procureurs et aux conseillers qui n'auraient pu, pense-t-il, s'en tenir à la conversation polie de cette bonne société.

Cette première intervention suscite les critiques de plusieurs correspondants. Le 16 mars, Dededididododudu offre un éloge plein d'ironie du style et de la forme du premier papier du citoyen de la rue des Forges. Quant au

² *La Gazette des Trois-Rivières*, 9 mars 1819. Les références subséquentes à *La Gazette des Trois-Rivières* seront désignées par les lettres *GTR* dans le corps du texte, suivies de la date.

³ Le mot dandy, d'origine anglaise, serait apparu en 1817. L'Hermite est donc dans le ton du moment.

médecin Sangrado, il donne à l'Hermite quelques conseils médicaux pour soigner les « accès hypocondriaques » que lui causent sa fièvre de l'écriture et son « dada chéri ». Dans le même numéro, une certaine Adélaïde met en garde le citoyen de la rue des Forges contre sa manie de critiquer et juge sévèrement les remarques émises dans sa première communication au sujet des dames de Trois-Rivières :

Vous avancez dans votre troisième paragraphe une opinion injuste contre mon sexe; vous osez dire que c'est beaucoup de trouver quatre Dames aimables dans les Trois-Rivières. C'est-à-dire que, de votre pleine autorité et d'un ton Doctoral, vous jugez des Dames de cette ville par quatre vieilles coquettes à qui vous aurez probablement lu vos productions et qui se seront extasiées à chaque mot, parce que vous les flattez comme faisaient *Catho et Madelon* à la lecture des vers du *Marquis de Mascarille* dans les *Précieuses ridicules*, Vous êtes sans doute un novice, ou un nouveau débarqué en cette ville, qui n'avez encore été admis dans aucune société, ou bien, ce qui est plus vraisemblable, quelque amant rebuté qui voulez-vous venger des mépris d'une belle en faisant éclater votre colère sur notre sexe. Croyez-moi, Mr L'Hermitte, au Dada chéri, sortez un peu de votre Hermitage : ne vous bornez point à la société journalière de quatre Dames, et vous verrez par vous-même si le jugement que vous portez sur mon sexe est bien fondé (*GTR*, 16 mars 1819).

Dans sa communication suivante, parue le 23 mars, l'Hermitte fait appel à Montaigne comme à un mentor pour justifier ses portraits incisifs et répondre à ses détracteurs : « Montagne [*sic*], toi qui su si bien peindre le cœur humain, qui connut toutes ses faiblesses, daigne venir m'apprendre ton art admirable! Quitte le tombeau où tes cendres reposent et viens donner aux hommes de nouvelles leçons » (*GTR*, 23 mars 1819). Ayant ensuite versé quelques larmes à la mémoire du « chevalier Prévost »⁴, il dénonce avec virulence les mœurs du temps et la mesquinerie de ses critiques, peint quelques portraits peu flatteurs et écorche au passage magistrats, députés et ivrognes violents⁵.

La forme ostentatoire de cette identification à des écrivains célèbres et la virulence des attaques de l'Hermitte soulèvent la grogne d'un certain Dr Purgon dans le numéro du 30 mars. Le médecin y va de quelques médications pour soigner la fièvre de l'Hermitte. Il indique que cette manie de l'écriture serait causée par des problèmes de rate : « dont la chaleur et l'inflammation porte au cerveau du malade des vapeurs noires et malignes qui s'opposent aux fonctions des facultés intellectuelles et qui dudit vésicule se communiquent par l'omoplate aux extrémités des doigts ». C'est ce qui lui occasionnerait « cette manie d'écrire dont il est atteint et convaincu » (*GTR*, 30 mars 1819). La

⁴ Antoine François Prévost d'Exiles dit l'abbé (1697-1763), auteur des *Mémoires d'un homme de qualité* (1728) et du roman *Manon Lescaut* (1733), rédacteur du journal *Le Pour et le contre* (1733-1740) et éditeur de *l'Histoire générale des voyages* (1746-1759).

⁵ Ce texte, publié le 23 mars, mais rédigé le 14 ne prend pas en compte les réponses publiées le 16 mars.

description des symptômes appelle une critique en règle de ses qualités d'écrivain :

Pour diagnostiquer de ce que j'avance, on a qu'à lire les productions de l'imagination délirante de l'Hermite. Son style haché, décousu, ses idées incohérentes, ses contradictions multiples, ses remarques déplacées, son incivilité impardonnable envers le beau sexe, son autant de signes pathologiques de cette maladie (*GTR*, 30 mars 1819).

Purgon termine sa série de conseils en lui prescrivant un remède ultime, soit l'interdiction de recourir à la plume et au papier et l'injonction à l'imprimeur d'opposer un refus catégorique à toute demande de la part du malade de se voir imprimer.

De critique à écrivain

L'Hermite ne s'en laisse pas imposer par ces supposés médecins. Dans le numéro du 30 mars, il s'attaque cette fois aux membres de la Chambre d'assemblée et en profite pour s'adresser à Adélaïde qu'il accuse d'avoir été l'instigatrice des articles des deux médecins, et d'avoir fait écrire sa propre intervention par l'un de ses amis. L'Hermite, qui affirme être un admirateur du beau sexe, juge l'écrit d'Adélaïde comme un joli petit rien propre à faire « des papillotes ou s'envelopper certaines parties [et] qui préserve des rides » (*GTR*, 30 mars 1819).

Ayant d'abord joué les auteurs incompris face à ses détracteurs, le 13 avril l'Hermite revient à la charge contre ses adversaires dans un texte intitulé « À mes critiques ». Dededididododudu est taxé d'un déficit d'intelligence pour ne pas avoir compris certaines métaphores et Sangrado est accusé d'avoir plagié la moitié de son intervention dans un article du *Courrier de Québec*. Quant à Purgon, il est ridiculisé pour avoir vainement tenté d'imiter le style de Molière. Il accuse également Adélaïde d'avoir écrit un texte dont le style est celui d'une coquette cherchant des admirateurs. Il termine sa lettre en réclamant le droit d'émettre son opinion et dénonce l'attitude de ses contemporains qui critiquent le style des écrits sans s'attarder aux idées et qui empêchent les auteurs de percer dans la presse canadienne :

Taisez-vous, critiques sévères, semblables à des vampires, vous vous êtes acharnés sur chaque sentence, chaque mot; vous avez mis votre proie en lambeaux, et encore avez-vous eu l'impudence de vouloir montrer de la modération. La société offre beaucoup de reptiles comme vous; ils s'attroupent, attaquent avec fureur tout ce qu'ils rencontrent, enveniment tout ce qu'ils touchent. [...] Visigothes modernes, vous n'employez votre peu de génie qu'à couvrir cette foule de sarcasmes qui ferait le mérite de vos écrits, s'ils étaient plus spirituels. [...] Mrs les critiques, ne m'épargnez pas, je vous pris. Révissez tous les écrits et ne craignez pas que je vous dise :

Qualité d'un censeur pointilleux

La pédantesque diligence.

Non, Messieurs, je serai plus indulgent que cela, car je vous serai très obligé de remarquer toutes les fautes de langage et les négligences qui s'échappent comme *écrivain* (N'oubliez pas ce dernier mot) (*GTR*, 23 avril 1819).

Ce « dernier mot » est visiblement le plus important de cette polémique. Malgré l'évocation d'une longue liste d'écrivains incompris qui ont, comme lui, tenté sans succès de transformer la société, il souhaite laisser une œuvre qui, si elle n'égale pas celles de Molière, de Montaigne ou de Prévost, n'en demeure pas moins le signe d'une volonté de faire fleurir au Canada une littérature digne de ce nom.

Malgré une demande en mariage adressée à Adélaïde par un certain Lindor dans les pages du journal, et dont l'objectif était de pousser l'avocate du beau sexe à se retirer de la bagarre, cette dernière revient à la charge⁶. La suffisance de l'Hermitte l'exaspère et l'essentiel de son propos tourne cette fois autour des qualités d'écrivain de son adversaire :

Vous parlez sans cesse de Montagne (sic), vous voudriez vous faire passer pour le Montaigne du siècle! Ah! Mon pauvre Hermitte! Que je vous plains de votre extravagance! Vous êtes encore loin de lui, et vous ne l'atteindrez jamais. Mais dites-moi l'avez-vous lu ce Montaigne, dont vous nous étourdissez les oreilles? J'en doute fort, j'en juge d'après la manière dont vous employez vos couleurs dans vos tableaux.

Croyez-moi Mr Dada, au lieu de préférer vos propres idées à celles des autres, copiez toujours les auteurs, comme vous l'avez fait dans une grande partie de votre communication no 2; j'aime encore mieux que vous soyez plagiaire que censeur ennuyeux, et alors je vous pardonnerai de faire gémir la presse. Vous allez traiter mon écrit de jolis petits riens, propre à envelopper des papillotes, &c; mais, croyez-vous que vos productions vous ouvrent la porte du temps de Ménobre? Auriez-vous cette folle prétention? Détrompez-vous Mr L'Hermitte, on verra vos ouvrages, non point servir à faire des papillotes (car vos écrits ne sont pas assez galants pour contribuer à la toilette des Dames) mais à envelopper du poivre chez les épiciers. Peut-être seront-ils employés à un usage plus humiliant et plus bas encore (*GTR*, 20 avril 1819).

Dans le numéro du 4 mai, elle se défend à nouveau d'avoir joué les aristarques contre les productions de l'Hermitte : « Vous avez jeté le gant du combat contre mon sexe et en Amazone excitée par l'honneur, je l'ai relevé et suis entrée en lice avec les armes de la modération et de la décence » (*GTR*, 4 mai 1819) écrit-elle à son vis-à-vis. Si jusque-là ses propos n'ont été que de nature à conseiller l'Hermitte, l'incompréhension qui semble s'être installée transforme la dynamique de l'échange épistolaire en une véritable polémique littéraire.

⁶ Le texte auquel elle répond est paru le 30 mars. Elle n'a pas encore eu connaissance de la parution du 20 avril.

Les amorces de la supercherie : les auteurs masqués

Selon Adélaïde, l'Hermitte se serait enflammé rapidement parce que l'on n'approuvait pas entièrement ses écrits, mais surtout il se couvrirait de ridicule en revenant à la charge, alors que ses détracteurs se sont tus depuis longtemps : « Avouez Mr Dada, avouez que vous ressemblez pas mal à Don Quichotte, ce fameux chevalier de la triste figure, qui se forgeait sans cesse des chimères pour avoir le plaisir de les combattre » (*GTR*, 4 mais 1819). Cette allusion permet d'accentuer la paranoïa et la maladie « imaginaire » de l'aspirant écrivain, évoquée par Purgon. Selon Adélaïde, l'Hermitte combat de pures illusions qu'il prend plaisir à raviver et se laisse prendre au jeu de la fiction dont il n'arrive pas à lire adéquatement les indices. Il ne cesse en effet de faire allusion à des personnes réelles qui se cacheraient derrière les noms de plume de ses opposants (l'archevêque, l'avocat, l'ami de l'éditeur, l'amant, etc.). L'Hermitte semble vouloir ramener à une réalité ce que les correspondants jouent dans le registre du fictionnel.

C'est d'ailleurs sa volonté de découvrir la véritable identité d'Adélaïde qui lui causera le plus de difficultés. Alors qu'il s'adressait d'abord à une jeune fille nubile à la susceptibilité à vif et à la plume novice⁷ qui aurait pu tirer quelques leçons du vieillard, il en fait maintenant (à la suite d'un incident énigmatique qui lui aurait révélé son identité) une épouse revêche, voire une vieille médisante acariâtre⁸. Elle affecterait de « posséder l'esprit de Mme de Sévigné, et en particulier la philosophie de Ninon de Lenclos » sans commune mesure toutefois. Elle jouerait les femmes savantes comme on en trouve dans les comédies de Molière, c'est-à-dire que loin d'avoir elle-même les qualités requises pour écrire les textes qu'elle fait paraître dans la presse, ce serait son mari qui, sous la menace, remplirait la tâche de secrétaire :

S'il paraît une communication dans un papier public, elle se dit aussitôt initiée dans les secrets de l'auteur qui lui a communiqué le manuscrit, comme s'il était probable qu'un auteur qui veut garder l'anonyme se communique à elle. Si la communication est trouvée mauvaise, elle l'avait déjà jugée, dit à l'auteur; si elle est bonne, c'est parce qu'elle lui a fait faire quelques corrections. Mais s'il y a quelque chose dans un écrit qui la touche de près, alors c'est une furie, elle cabale contre l'auteur, oblige son pauvre mari à prendre la plume. S'il s'y refuse, il est certain d'une scène désagréable et est ainsi que l'auteur qualifié d'ignorant, de

⁷ Jusqu'au tournant du XIX^e siècle, les pseudonymes féminins laisse entrevoir le statut social par l'ajout de l'appellatif Mme, Mlle, épouse de ou veuve de. Le prénom unique, qui élimine ce statut, devient monnaie courante par la suite. Il témoigne d'un déplacement de l'imaginaire de la femme de lettres.

⁸ En la qualifiant de vieille femme, il n'éclaire pas seulement le lectorat sur l'identité d'Adélaïde, mais tente de modifier les perceptions quant à sa légitimité d'auteure : les productions des jeunes filles sont dignes d'admiration, alors que celles des femmes mariées et plus encore des vieilles femmes sont jugées sévèrement.

pédant, d'homme sans esprit, et une longue kirielle termine la scène tragique. Comme elle a beaucoup d'amis, elle en trouve parmi eux qui veulent bien épouser sa cause. Celui qui a écrit pour elle a signé Adélaïde, mais ce n'est pas le nom de cette dame, car il est composé de ... voyelles et de ... consonnes. Trois autres de ses amis se sont rendus à ses sollicitations : deux ont pris le nom des médecins, le troisième ne l'a pas fait, quoiqu'il aurait bien pu le faire comme ses confrères, qui comme lui sont des charlatans, mais non pas dans la médecine (*GTR*, 13 avril 1819).

Après la lecture de son portrait, loin d'affaiblir ses attaques, Adélaïde réplique par un portrait de l'Hermite qui paraît le 13 mai suivant. Le vieillard près du tombeau y est décrit comme un jeune homme de vingt ans, une sorte d'Adonis qui se pique d'avoir de l'esprit mais qui ne posséderait cependant que des connaissances superficielles, une imagination débridée. « Sectateur de Bacchus » d'humeur irascible, il serait l'auteur de scènes scandaleuses qui eurent lieu à Champlain et à Québec. Celui qui n'entendait pas répliquer à son portrait « quelqu'en soit son contenu » (*GTR*, 11 mai 1819), se prend au jeu et fait volte-face dans le numéro du 25 mai. Ne sachant plus si Adélaïde est une demoiselle ou une vieille femme, incapable même de décider de son sexe, il en fait une amazone, voire un hermaphrodite⁹. Ce changement d'attitude n'est pas uniquement un déplacement de perspective, encore moins un dévoilement d'identité. L'Hermite n'identifie jamais explicitement Adélaïde¹⁰. Ce refus de démasquer officiellement ses adversaires consolide les assises fictionnelles des interventions. Les sous-entendus et les indices quant à l'identité d'Adélaïde demeurent indécodables pour le lecteur laissé à l'écart de cet univers autonome. En tant qu'Amazone ou Hermaphrodite, Adélaïde est bel est bien un personnage imaginaire. Cette affirmation montre bien que l'Hermite s'est finalement détaché de l'illusion référentielle et offre ici au lecteur un indice de la présence du fictionnel.

De la vérité au mensonge, de la réalité à la fiction : la médiation de la bibliothèque

L'utilisation du mode épistolaire, son inscription dans le cadre de la presse (deux régimes d'écriture factuels), la signature et les références à une réalité extérieure connue du lectorat et des correspondants (Trois-Rivières, Champlain,

⁹ « Amazone moderne ne descendriez vous pas de ces femmes belliqueuses qui fondèrent un empire dans l'Asie mineure, le long des côtes de la mer noire? Leur système de politique était de mettre à mort les enfans mâles, et de faire mourir les prisonniers après en avoir reçu les caresses. Si votre naturel n'est pas aussi dénaturé, du moins en avez-vous retenu la licence. Mais je prévois qu'il va s'élever une question entre les savans qui vous font la cour, savoir si un hermaphrodite peut être Amazone. En attendant qu'ils décident cette grande question, dites-moi je vous prie où vous avez pris que j'avais injurié un sexe que vous regardez avec indifférence et pour cause..... »? *GTR*, 25 mai 1819.

¹⁰ Par respect sans doute pour l'anonymat que veulent conserver les intervenants et pour se prémunir des attaques *ad hominem* dont il aurait assurément le plus à craindre si on dévoilait sa véritable identité.

la rue des Forges, etc.) donnent un caractère réaliste aux interventions et à leurs protagonistes. Or, si le pseudonyme sert simplement à cacher l'identité d'un modeste correspondant et à le rendre moins vulnérable à la critique, il permet également des effets de sens qui perturbent le pacte référentiel épistolaire traditionnel qui, comme le pacte autobiographique, nécessite l'identité entre l'auteur, le narrateur et le personnage qui s'énonce au « je ». Aucun des correspondants ne remet personnellement ce pacte en question. L'Hermite se dit toujours l'Hermite et Adélaïde ne donne aucune prise aux soupçons de son vis-à-vis. La joute que se livrent les deux portraitistes est possible à condition que les protagonistes demeurent cachés derrière leurs pseudonymes et les assument pleinement. Or, comme le note Stierle qui s'est intéressé aux distinctions entre texte fictionnel et texte référentiel dans le cadre de la réception :

Alors que dans le cadre du champ couvert par la réception pragmatique, le mouvement qui va du texte à sa signification est accompli sans peine et comme allant de soi par le récepteur, le mouvement centripète qui seul peut rendre compte de la fiction, s'effectue comme n'allant pas de soi, péniblement, exigeant une méthode, surtout si le texte de fiction est lui-même le résultat d'un travail méthodique de dépassement des formes conventionnelles de la communication¹¹.

Le bris du pacte épistolaire conventionnel qui s'opère, par l'utilisation des pseudonymes en situation d'écriture publique, ainsi que les références littéraires qui les nourrissent constituent la principale porte d'entrée dans l'univers fictionnel de cette polémique. C'est grâce à l'adoption de postures énonciatives singulières et à leurs liens avec ce que Christine Montalbetti appelle la « médiation de la bibliothèque¹² » que la configuration fictionnelle peut se mettre en place. On choisit un pseudonyme pour camoufler son identité, certes, mais le pseudonyme et ses co-référents agissent également sur le sens du texte, donnant au sens initial un second sens qui apparaît grâce à l'éclairage du pseudonyme et à la superposition des références. Loin d'être un nom choisi de manière aléatoire, le pseudonyme semble le plus souvent le résultat d'une opération délibérée visant à influencer la lecture du texte. Les recyclages onomastiques ouvrent l'interprétation au-delà du simple récit d'une expérience personnelle et donnent une texture littéraire à l'écriture par sa filiation à des textes antérieurs.

Le mode dialogique de la correspondance nécessite plusieurs horizons de lecture qui peuvent créer des tensions manifestes entre l'illusion référentielle et la fiction, selon le potentiel réceptif de chacun des intervenants et le partage d'un horizon de lecture commun. Si les pseudonymes brouillent la référence au réel, ils médiatisent cependant la relation du lecteur au texte. Le lecteur

¹¹ Karlheinz Stierle, « Réception et fiction. », *Poétique*, n° 39, 1979, p. 305.

¹² Christine Montalbetti, *Le voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, Presses universitaires de France, « Écriture », 1997, 264 p.

contemporain de cette polémique, comme en témoigne lui-même l’Hermite, imagine bien que Sangrado et Purgon ne sont pas de véritables médecins. Le sexagénaire les traite d’ailleurs de charlatans, « et pas uniquement dans la médecine ». Sangrado recycle en effet le nom du médecin du roman *L’Histoire de Gil Blas de Santillane* de Le Sage, et Purgon celui du médecin du chevalier Argan dans *Le Malade imaginaire* de Molière¹³. Quant à Lindor, il propose à la « belle Adélaïde » ce qu’il appelle une « transaction qui liera les deux parties également ». Flattée d’une telle attention, Adélaïde accepte la demande en mariage de Lindor, à la condition toutefois que son prétendant se fasse connaître sous sa véritable identité, car elle n’aimerait pas « un époux Sylphe ». Adélaïde a bien compris qu’il s’agissait d’un leurre. Lindor est en effet le nom qu’emprunte le comte Almaviva dans le *Barbier de Séville* de Beaumarchais lorsqu’il tente de séduire Rosine, mais surtout de piéger le tuteur de la jeune fille en voilant son identité. L’Hermite, qui ne semble pas avoir remarqué la boutade, est cependant dupe de la réponse positive d’Adélaïde à Lindor et la croit à son tour victime d’une illusion référentielle.

De l’Hermite de la Chaussée d’Antin à l’Hermite de la rue des Forges

Le choix du pseudonyme l’Hermite semble cependant le plus significatif de cette polémique. Il offre d’abord aux lecteurs l’image d’un homme âgé et solitaire et justifie le ton moralisateur et désabusé du personnage. On pourrait s’arrêter à cette première signification du pseudonyme et comprendre la polémique dans son sens initial, celui d’une attaque en règle contre un vieillard qui se permet de critiquer ses contemporains. Or, l’Hermite semble également un familier des chroniques de Victor-Joseph Étienne de Jouy¹⁴ parues en France entre 1813 et 1823. De Jouy avait signé l’acte de naissance du chroniqueur imaginaire l’Hermite avec la publication de *L’Hermite de la Chaussée d’Antin* en 1812, et continué dans cette vaine avec *L’Hermite de la Guyane* (1816) et *L’Hermite en Province* (1818). Les chroniques de De Jouy sont connues des lecteurs de la *Gazette des Trois-Rivières*¹⁵. Ce chroniqueur fictif devient une sorte de personnage emblématique qui sera réutilisé par de Jouy et Antoine Jay dans *Les Hermites en prison* (1823) et *Les Hermites en*

¹³ Au mois de février 1819, on annonce la représentation, par la troupe des jeunes amateurs, de deux pièces de Molière, *George Dandin* et *Le malade imaginaire*, à l’auberge de M. Larue, sur la rue du Fleuve.

¹⁴ Victor-Joseph Étienne de Jouy (1764-1846). Voyageur, de Jouy avait vécu à la Guyane avant de s’établir à Paris où il devient auteur de pièces de théâtre et de chroniques. Ses études de mœurs donneront le ton dans les années 1840. Homme du monde, il est considéré comme le fondateur de l’école de la chronique et du parisianisme.

¹⁵ Un compte rendu de *L’Hermite de la Guyane* paraît dans *L’Abeille Canadienne* à la fin de l’été 1818 et est repris dans la *Gazette des Trois-Rivières* le 15 septembre suivant. Merci à Dominique Plante pour cette information.

liberté (1824) mais également par quelques écrivains européens qui créeront des épigones adaptés à leur univers national¹⁶. Pour l'Hermitte de la rue des Forges, le cadre n'est plus Paris, mais Trois-Rivières, montrant l'adaptation du personnage au contexte québécois.

La discussion liminaire que présente De Jouy entre l'Hermitte de la Chaussée d'Antin et son médecin montre bien que l'Hermitte de la rue des Forges a lu l'ouvrage et qu'il s'en est inspiré. L'Hermitte parisien se plaint de la vieillesse et de la maladie et assure son médecin qu'il ne voit que la fourberie des gens qu'il côtoie. Ces symptômes sont, selon le médecin, non pas les signes de la vieillesse, mais bien la preuve que l'Hermitte de la Chaussée d'Antin souffre d'une maladie des nerfs. Cette affirmation sera reprise par les docteurs Sangrado et Purgon qui y ont repéré la source d'inspiration de l'Hermitte de la rue des Forges. La chronique de l'Hermitte parisien datée du 20 avril débute d'ailleurs par quelques lignes qui rappellent la fiévreuse maladie de l'Hermitte trifluvien : « Le moment est venu; je sens que je n'achèverai pas la journée qui commence, et je profite d'un mouvement de fièvre, qui rend à mon sang et à mon esprit quelque activité, pour laisser tomber sur le papier les dernières lignes que tracera ma main défaillante¹⁷. »

L'Hermitte de la rue des Forges puise également le cadre de sa propre pratique d'écriture, (sa manie d'écrire et son « dada chéri ») dans une réponse adressée par l'Hermitte de la Chaussée d'Antin à une certaine Mme de C.de M. :

Madame C De M, en m'annonçant l'intention où elle est de se retirer à Dinan et de quitter la capitale, où elle se sent tourmentée *du besoin de critiquer et de la démangeaison* d'écrire, me demande ce que je pense de sa résolution. Si je considérais moins son bonheur particulier que le plaisir des autres (en regardant sa lettre comme un essai de son talent), je pourrais l'engager à céder au penchant qu'elle combat, et l'encourager, par l'exemple de plusieurs personnes de son sexe qui se distinguent, à Paris, dans la carrière des lettres et des arts; mais j'ai consulté, sur ce point, une femme dont l' autorité ne pourrait être suspecte que d'une trop grande prévention en faveur d'une célébrité qu'elle a justement acquise, et c'est Mme Dufrenoy qui répond à Mme C De M :

j'ignorais alors qu'une femme,
payant toujours trop cher la palme d'un écrit,
pour jouir en repos des vertus de son âme,
au sévère public, écho léger du blâme,
ainsi que ses appas doit voiler son esprit :
j'ignorais qu'au Parnasse une douce victoire
nous donne moins d' éclat encor que de travers;
j'ignorais que vos coeurs, inconséquents et fiers,
même en nous adorant, haïssent notre gloire
et que l' action la plus noire

¹⁶ Le russe Pierre Korsakov se fera Hermitte de Russie dans sa *Lettre de l'Hermitte de Russie à celui de la Guyane, relative aux calomnies débitées sur les femmes russes* (1848).

¹⁷ Victor-Joseph-Étienne de Jouy, *L'Hermitte de la Chaussée-d'Antin*, Paris, Pillet, 1812, vol. I, p. 201.

nous fait moins d'ennemis que quelques petits vers.

Enfin, puisque Mme C De M ne peut échapper à la tentation du bel esprit qu'en s'éloignant de la capitale, je lui conseille, dans toute la sincérité de mon âme, de prendre la route de Dinan le plus tôt possible. Il est encore plus facile d'être heureux sur les bords de La Rance que d'être célèbre sur les bords de la Seine; et quant au plaisir de critiquer, qui n'est guère que celui de médire, Mme C De M pourra s'y livrer avec plus de succès et de sécurité dans une petite ville de province, où tout fait scandale, où le plus petit murmure est entendu, que dans ce Paris, où la plus forte explosion de la plus grosse calomnie se perd le plus souvent dans le bruit général¹⁸.

On note chez Mme C. de M. des dispositions similaires à celles dont se réclame l'Hermitte de la rue des Forges; une manie de critiquer que salue l'Hermitte de la Chaussée d'Antin et une fièvre de l'écriture que ce dernier encourage fortement à s'épanouir à condition toutefois qu'elles s'exercent dans une ville de province. N'est-ce pas là ce qu'entend faire l'Hermitte de la rue des Forges en s'adressant non plus au *Spectateur* ou à *L'Aurore* (deux journaux montréalais) mais à l'éditeur de ce nouveau journal de la petite ville de Trois-Rivières? Si la citation d'un poème de Mme Dufrenoy montre encore les difficultés essuyées par les femmes pour faire reconnaître leurs talents littéraires, l'Hermitte de la rue des Forges semble se réclamer des conclusions de cette dernière en ce qui a trait à sa propre gloire au Parnasse. Celle qui signe Adélaïde et entend défendre son sexe contre les attaques de l'Hermitte a peut-être d'ailleurs remarquer que le « N'est-ce pas vrai Madame? » de l'Hermitte s'adressait peut-être à cette Mme C. de M. des chroniques parisiennes. Elle semble en tout cas savoir que Mme Dufrenoy, auteure fort populaire dans les journaux du Bas-Canada, avait aussi pour prénom Adélaïde.

Si les correspondants s'accusent mutuellement d'avoir plagié certaines de leurs communications, on ne doit cependant pas voir dans ses références littéraires et plus particulièrement celles à *L'Hermitte de la Chaussée d'Antin*, une simple transposition d'un ouvrage européen ou une copie maladroite d'une formule à succès. Le pseudonyme et les références littéraires inscrivent un cadre interne de référence dans un autre cadre, qui cesse d'être externe dès qu'il est introduit dans un univers fictif qui devient, quant à lui, autonome. Les intervenants créent ainsi de toutes pièces un théâtre de l'opinion publique qui relève d'un cadre réel tout en infléchissant le discours grâce aux références littéraires. Le pseudonyme, en particulier, fait peser le soupçon de la fiction sur l'ensemble de l'intervention et les éléments participant du niveau référentiel de la communication épistolaire. Entre fiction et réalité, la frontière reste indéfinissable, d'où l'ambivalence des correspondants et du lectorat face à l'univers référentiel présenté. Chacun des protagonistes prend conscience qu'il se situe dans une arène dont les références à une réalité extérieure sont de plus en plus ténues et

¹⁸ *Ibid.*, p. 16-18.

la polémique se déplace de la scène du réel (une querelle littéraire ou « profémiste » entre des citoyens de la ville de Trois-Rivières) vers un univers fictif dont le théâtre est l'univers textuel en mouvement du journal.

Afin de consolider la littérarité de leur démarche, en tant qu'observateur des mœurs et de critiques de la société, les Hermites trifluvien et parisien font du statut de l'écrivain et du journaliste un thème privilégié de leurs chroniques. Ils partagent plusieurs références littéraires et leurs discours sont truffés de citations latines. Ils se constituent ainsi en personnages lettrés, condition essentielle du passage au statut d'écrivain. L'Hermite de la rue des Forges évoque les classiques du temps, Montaigne, Molière et La Bruyère en tête, dont il s'inspire pour tracer ses portraits et justifier ses accès moralisateurs, mais il étale également quelques lectures relevant du genre utopique comme *Les voyages de Milord Céton dans les Sept planètes* (1787) de Marie-Anne Roumier-Robert ou les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1689) de Fontenelle.

L'Hermite de la rue des Forges utilise également quelques références à des auteurs féminins pour dénigrer les talents d'Adélaïde. C'est le cas lorsqu'il compare ses interventions à celles de Madeleine de Scudéry, incarnation de la préciosité dont il accuse Adélaïde. C'est toutefois dans sa dernière communication que l'Hermite dévoile les écrivaines qu'il juge dignes d'admiration et auxquelles, par vengeance et dépit, il enjoint Adélaïde de se mesurer :

O! Génie sublime le temple de mémoire vous est ouvert, votre place est retenue dans le temple du goût, les muses se disputeront l'honneur de vous servir, le dieu de la critique vous félicitera d'avoir si bien mis à profit ses divines inspirations. Continuez d'écrire car le public est inconsolable depuis votre dernier adieu. [...] Rompez votre silence, sortez de votre léthargie, et montrez à l'Europe que le Canada, malgré le froid de ses hivers peut fournir un écrivain capable de rivaliser les Maintenon, les Montausier, les Deshoulières et les Morgan.

Je crains que ces deux tirades me causent une apoplexie qui terminera ma vie.

Adieu donc encore une fois, adieu pour toujours (*GTR*, 25 mars 1819).

L'Hermite, qui depuis sa première intervention donnait des signes de faiblesse ne laissant aucun doute sur sa mort prochaine, écrivait ici son dernier adieu. Dans un entrefilet paru dans le même numéro, Jean Jeannot annonce le décès de son maître et indique qu'il fera publier le testament de l'Hermite dans un prochain numéro. Notons que l'homonyme parisien, dans sa chronique du 22 avril publié sous le titre « La mort de l'Hermite », avait lui aussi annoncé son propre décès.

La mort de l'Hermitte, la mort d'un écrivain

Suivant les conseils de l'Hermitte de la rue des Forges, Adélaïde continue d'exercer sa plume en lui signant un dernier adieu dans le numéro du 1^{er} juin :

*Pleurez, Muses, pleurez, vous perdez un grand homme
Qui n'eut point son égal de Pékin jusqu'à Rome.*

Épitaphe de l'Hermitte

Ici repose un pauvre sire,
Pauvre esprit, pauvre auteur,
Possédé du démon d'écrire,
Qui mourut pauvrement d'un accès de fureur.
Son nom était l'Hermitte.
Il blâmait tout, raisonnait de travers.
Quoique ignorant, orgueilleux, hypocrite,
Il prétendait réformer l'univers.
On pourrait davantage en dire,
Car il avait mille autres dons,
Mais nous devons nous garder de médire,
Passant, sur son tombeau, jette quelques chardons (GTR, 1^{er} juin 1819).

Jean Jeannot, qui a hérité de la tâche de défendre la mémoire de son maître, à l'instar du neveu Ernest Lallé dans les chroniques de De Jouy, a condamné l'indélicatesse de l'épitaphe d'Adélaïde. Or, l'imprimeur n'a pas hésité à faire paraître l'écrit licencieux¹⁹. Près d'un mois après le décès de l'Hermitte de la rue des Forges et la parution de l'épitaphe d'Adélaïde, l'imprimeur annonce, dans le numéro du 17 juin, la publication d'une lettre signée Adélaïde mère. Cette fois l'imprimeur hésite : « Il nous semble que cet opuscule est tardif, et que cette Dame ne montre point un procédé noble et généreux en se permettant de donner des conseils à Mr L'Hermitte, dont elle ne peut ignorer la mort ». Malgré ces précautions, le texte sera publié le 22 juin suivant. Cette dame invite l'Hermitte de la rue des Forges à modérer ses jugements sur les comportements de ses contemporains afin de ne pas avoir à subir leurs foudres. Loin de croire au décès du correspondant, Adélaïde mère le dit réfugié près du lac Saint-Pierre.

C'est ici que le coup de théâtre le plus significatif de cette polémique en ce qui a trait à la mise en fiction prend forme. C'est en effet le *personnage* de l'Hermitte, et non l'auteur, qui est mort de sa belle mort, à l'instar de l'Hermitte de la Chaussée d'Antin, et qui permet à Adélaïde de remporter la victoire de l'éloquence. Ainsi, ce revirement inattendu pose la distinction entre auteur, narrateur et personnage de manière exemplaire. Dorrit Cohn indique que le récit non-fictionnel possède une origine univoque stable et que son narrateur est identique à une personne réelle à savoir l'auteur dont le nom figure sur la page

¹⁹ Duverney avait cependant fait publier, la veille de la parution du texte d'Adélaïde, une description de la nature de l'épitaphe qui permettait au lectorat de voir tout le fiel de celle composée par Adélaïde.

de titre²⁰. Dans la fiction, il y a scission entre auteur et narrateur. Si l'homme réfugié près du lac Saint-Pierre est bel et bien l'auteur des communications signées l'Hermitte, ce même Hermitte devient, quant à lui, un véritable personnage de fiction. La lettre d'Adélaïde mère semble répondre à une incompréhension latente chez le lectorat de la *Gazette des Trois-Rivières* qui aurait été dupe de l'illusion référentielle.

Le Testament de l'Hermitte

À la lecture des dernières volontés de l'Hermitte, publiées dans les numéros des 9 et 29 juin 1819, la littérature du personnage ainsi que sa volonté de faire valoir ses talents et ses opinions dans la presse apparaissent de manière explicite. On peut lire dans ce testament l'évocation de son propre parcours d'écrivain, ses opinions sur la presse de l'époque, ainsi que les difficultés essuyées pour se tailler une place dans cet univers²¹. Si l'Hermitte n'en est pas à ses premières tentatives dans la presse, celui qui croyait enfin amorcer une « nouvelle existence » d'écrivain dans la *Gazette des Trois-Rivières* a rapidement perdu ses illusions face aux interventions et à l'acharnement d'Adélaïde qu'il compare à une jeune Parque²². Il s'agit donc d'une mort symbolique : celle d'un auteur qui souhaitait laisser une œuvre à la postérité, mais que la critique a forcé à se retirer. Il termine son testament en s'adressant à celle qu'il considère comme responsable de la brièveté de sa carrière : « Je pardonne à Adélaïde ses impostures et aux autres leurs bévues, étant bien certain qu'ils ne paraîtront pas sur la scène, pourtant comme une femme ne pardonne jamais une injure, je laisse à Jeannot le soin de me défendre. *Stat nominis umbra* » (*GTR*, 29 juin 1819). Cette devise résume bien le paradoxe de la situation. L'Hermitte a reçu un coup fatal, mais l'auteur et apprenti journaliste qui se cache derrière ce pseudonyme garde sa noblesse. Comme son *alter ego*, l'abbé Prévost, l'Hermitte est mort par erreur, lui qui était toujours bien vivant et qui pouvait

²⁰ Dorrit Cohn, *Le propre de la fiction*, Paris, Seuil, « Poétique », 2002, p. 188.

²¹ « Je me suis levé, et cherchant un guide pour diriger mes pas dans ce champ ténébreux, je n'ai trouvé qu'un insipide *Spectateur* plongé dans une insomnie délirante, l'hypocrisie ce monstre infernal, l'avait enchaîné. Des sons discordants frappèrent mes oreilles; je regardai et je vis un *Héraut* ayant les yeux étincellants, la trompette de la discorde à la bouche, jouissant du cruel plaisir de troubler le repos des humains. J'ai vu un *Mercur* à la suite de ce spectre; disgracié de l'éthérée, il était *le Messager des furies*. Une nouvelle *Aurore*, un soleil nouveau, parurent l'un après l'autre sur l'horizon; une douce rosée humecta la terre; de son sein sortirent *Trois-Rivières*; elles se réunirent et arrosèrent de leurs eaux limpides les rivages lointains, sans jamais les inonder. Jouissant d'une nouvelle existence, je me hâtai de la mettre à profit, espérant en jouir longtemps, mais hélas! elle n'était qu'éphémère. À peine ai-je eu le temps d'en goûter les délices, qu'une jeune Parque cruelle me menace de son ciseau fatal; dans peu je serai dans l'empire des morts ». On peut voir les références au *Spectateur* de Charles-Bernard Pasteur, au *Montreal Herald* de William Gray, au *Quebec Mercury*, à *L'Aurore* de Michel Bibaud et pour finir à la *Gazette des Trois-Rivières*.

²² Dans la mythologie grecque, les Parques détiennent le droit de vie ou de mort. Elles sont représentées un ciseau à la main, ce qui symbolise leur capacité à couper le fil de l'existence.

encore éblouir par ses talents²³, constituant ainsi une sorte de métaphore du statut de l'écrivain au Bas-Canada qui rappelle bien les plaintes d'un Joseph Quesnel quelques années plus tôt.

Du factuel au fictionnel

Dans toute cette polémique, l'omniscience narrative des intervenants fournit des indices supplémentaires de la mise en fiction²⁴. Le déphasage que suggère la séparation du moment de l'écriture et celui de la publication ne semble pas affecter de manière sensible la mise en place du dialogue épistolaire et de la configuration fictionnelle. Cette polémique engendre un univers autonome, réglé selon des règles implicites qui, si elles apparaissent *a posteriori*, n'en demeurent pas moins essentielles à la configuration qui s'ébauchera une fois la polémique menée à son terme. Si la dynamique épistolaire en est une de l'aller-retour et que la configuration est constituée de chacune des interventions, l'ensemble des éléments de la polémique finit par former un tout cohérent.

La fiction se manifeste dans les interstices du texte, par la dénonciation, dans les portraits notamment, de l'illusion référentielle dont le lectorat serait victime et l'abondance des références littéraires qui permet de désamorcer toute tentative de lire cette polémique au premier degré. Même si le lecteur reste aveugle à tous ces indices pendant la durée de la polémique, le coup de théâtre révélé par Adélaïde mère (l'Hermite n'est pas mort) ne laisse plus aucun doute au lecteur sur la configuration fictionnelle mise en place. Les événements racontés ont beau s'ancrer dans la réalité trifluvienne, la textualité du pseudonyme creuse déjà un écart avec celle-ci. Ce n'est plus l'homme auteur des textes signés l'Hermite qui en est témoin, mais bien le personnage de l'Hermite. Jean-François Jeandillou parle des pseudonymes littéraires comme n'étant « ni des mystères, ni des mystifications; le second nom est aussi authentique que le premier, il signale simplement cette seconde naissance qu'est l'écriture publiée²⁵ ». Le problème de la fiction inhérente à cette polémique ne se pose pas tant que le lecteur identifie le pseudonyme à un être réel et qu'il ne fait pas l'effort de la seconde lecture. Or, plusieurs signaux indiquent au lecteur qu'il doit se méfier des vérités énoncées par les intervenants, méfiance amplifiée par l'usage des pseudonymes. En dénonçant l'authenticité factice des vis-à-vis, chaque correspondant brouille les pistes et

²³ Prévost tomba inanimé sur le chemin de Saint-Firmin près de Chantilly. On le diagnostiqua mort et l'on procéda à l'autopsie. Prévost se réveilla subitement pendant l'opération et mourut effectivement.

²⁴ L'Hermite laisse souvent entendre qu'il a accès au contenu de certains textes bien avant leur parution. Il sait qu'Adélaïde prépare son portrait et plus tard son épitaphe avant même qu'ils ne soient publiés.

²⁵ Jean-François Jeandillou, « Au nom de l'auteur. Pragmatique de la mystification littéraire », *Protée*, automne 1994, p. 73.

laisse entendre que l'on doit lire ces textes comme des écrits relevant du régime fictionnel.

En tant que configuration, c'est l'interprétation de tous les éléments de la polémique qui se voit remise en question par le bris de l'illusion référentielle. « Alors que tout texte référentiel se laisse corriger par la réalité, le texte de fiction n'est tel que s'il met en jeu un écart (qui n'est pas à corriger mais seulement à interpréter) par rapport au donné²⁶ ». Ainsi, il ne s'agit pas uniquement de dire que l'Hermite n'est pas mort et que ce dernier a menti, mais bien de comprendre que cette mort symbolique ouvre l'interprétation par un retour de lecture qui modifie le sens des énoncés. Cette polémique n'est pas que le récit de la fin tragique d'un citoyen de la ville de Trois-Rivières qui aurait souhaité devenir écrivain, mais bien le récit métaphorique de tout parcours d'écrivain qui, faute de soutien et d'encouragement, est voué à la mort dans le champ des lettres québécoises de la première moitié du XIX^e siècle. Ainsi, « la fiction et la réalité s'articulent de façon à ce que l'une vaille comme horizon de l'autre : le monde apparaît comme l'horizon de la fiction et la fiction comme celui du monde²⁷ ». Ce passage nécessaire d'une lecture pragmatique à une lecture fictionnelle ouvre la voie à une multitude de lectures possibles. Les indices de la coexistence entre le factuel et le fictionnel, la prise au piège de la lecture pragmatique de certains correspondants et la mise en scène des mécanismes de l'illusion référentielle, qui agissent tout au long de cette polémique, créent un effet subversif qui engage le lecteur à se méfier de l'illusion référentielle à son tour et lui permet de pousser l'interprétation vers une autre vérité du texte. Le texte acquiert ainsi une fonction démonstrative par sa valeur explicative et hyperbolique. Il permet de toucher autrement le public, de lui donner les outils nécessaires pour comprendre le passage de l'écriture référentielle à l'écriture de fiction lui fournissant ainsi une expérience de l'exercice du sens critique.

À une époque où le pseudonyme reste encore une pratique courante, où le nombre de Canadiens engagés dans l'activité journalistique est encore restreint, où le plagiat et la supercherie sont toujours l'objet de soupçons, la frontière entre écriture référentielle et écriture de fiction demeure poreuse, et à cet égard mérite plus ample considération lorsqu'il s'agit d'analyser l'émergence de la littérature québécoise. Dans la première moitié du XIX^e siècle, la presse était sinon l'unique organe de publication, du moins le plus accessible et c'est par ce chemin que l'Hermite entame son accession au monde des lettres. Même si l'Hermite n'arrive pas à se tailler une place au soleil, il appelle néanmoins, par le recours à la fiction, à la nécessité de poser un jugement critique sur les œuvres. Débat féministe, dont nous n'avons qu'effleuré les enjeux, cet échange épistolaire qui se poursuit pendant plus de quatre mois dans la *Gazette des*

²⁶ Dorrit Cohn. *op. cit.*, p. 299.

²⁷ *Ibid*, p. 313.

Trois-Rivières devient un débat littéraire certes, mais surtout un lieu à partir duquel nous pouvons observer la presse comme un espace où la contamination entre discours référentiel et discours fictionnel est toujours possible, voire inévitable.

Julie Roy
Bibliothèque nationale du Québec